

# LES INCAS, CONQUÉRANTS DES ANDES

François GOUDARD

## Des sources dispersées

La légende nous dit que, dans des temps très anciens, Manco Capac, fils du Soleil, s'unit à Mama Ocllo, fille de la Lune, pour donner naissance, avec l'aide de Viracocha, dispensateur des richesses de la Terre, au peuple inca dans la région du lac Titicaca. Tous deux auraient fondé la ville de Cuzco, après avoir planté un bâton d'or dans le sol. Cuzco signifie nombril dans la langue des Incas, le quechua. En cette ville, les hommes se consacraient à l'agriculture, à l'artisanat et à la guerre, et les femmes au tissage. Voilà pour la légende, mais que sait-on des Incas ? Peu de choses par eux-mêmes, car ils n'ont laissé aucun écrit, mais beaucoup grâce à l'archéologie et aux chroniques rédigées à l'époque de la conquête espagnole.

Si les voyageurs européens ont apporté des témoignages sur les Andes au XVIII<sup>e</sup> siècle (Jussieu) et au XIX<sup>e</sup> (Humboldt), il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour que les archéologues entrent en scène : la découverte de la cité inca du Machu Pichu en 1911 a conforté l'intérêt de ces recherches que l'on avait pensées vaines après le pillage des temples et des sépultures par les Espagnols, obsédés par la recherche de l'or. Les populations andines en ont fait une véritable industrie : les *guaqueros*, « pilleurs de tombes », ont ainsi approvisionné les musées d'Europe et d'Amérique du Nord et les riches collectionneurs. Les découvertes en 1987 de la très riche tombe du seigneur de Sipan et, en 1995, de la momie d'une jeune fille, « Juanita » sacrifiée pour apaiser une éruption volcanique près d'Arequipa sont à l'origine de progrès importants dans la connaissance des civilisations andines.

Depuis un peu plus d'un siècle les archéologues ont étudié les forteresses, les temples, les routes et les ponts ; ils ont trouvé dans des sépultures des informations sur la métallurgie de l'or, du cuivre, de l'argent et de l'étain, mais aussi sur le tissage et surtout la céramique qui livre des détails sur les divinités, l'art de la guerre, la vie des villes et des campagnes, l'alimentation et même les mœurs puisque furent découvertes des poteries érotiques.

Beaucoup d'informations nous sont également venues des chroniqueurs espagnols lors de la conquête du Pérou. Notamment Pedro Pizarro, un jeune cousin de Francisco Pizarro, qui a écrit une *Relacion del descubrimiento y conquista del Peru* (« Relation de la découverte et de la conquête du Pérou »), et Francisco de Jerez, le secrétaire de Francisco Pizarro, né en 1496, écrivain public à quinze ans à Panama, recruté par Pizarro en 1524, qui a publié une *Relacion veridica de la conquista del Peru* (« Rapport véridique de la conquête du Pérou »). Deux autres écrivains indigènes ont également révélé des enseignements utiles. Le premier, Garcilazo de la Vega, métis né en 1539, fils d'un capitaine espagnol et d'une princesse inca, cousine de l'Inca Huascar, très attaché à sa famille maternelle, fut un auditeur attentif de ses oncles, nobles incas, hauts-fonctionnaires et prêtres ; il a rédigé des *Commentarios reales sobre los Incas* (« Commentaires royaux sur les Incas »), publiés en 1616 en Espagne. Plus important est un Indien, Felipe Guaman (« faucon ») Poma (« puma ») de Alaya, né en 1526. Son père était le descendant d'un gouverneur de province inca et sa mère, fille de l'Inca Tupac Yupanqui. Son livre, *Nueva cronica y buen gobierno del Reino de las Indias*, « Nouvelle chronique et bon gouvernement du royaume des Indes », écrit en quechua et en castillan a été publié en 1614. Retrouvé par hasard à la bibliothèque de Copenhague, il est un document irremplaçable, de plus illustré de dessins.

## Un riche héritage

Sur ces bases archéologiques et littéraires que pouvons-nous dire des Incas ?

C'est un peuple guerrier probablement originaire d'Amazonie, comme en témoignent certaines caractéristiques de la langue quechua. Il est apparu aux abords du lac Titicaca, tribu parmi d'autres tribus, mais dotée d'excellents chefs militaires et d'une organisation politico-religieuse rigoureuse qui installa sa suprématie à partir du XIII<sup>e</sup> siècle sur une confédération de tribus dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres autour de Cuzco. Cette confédération affronta les peuples et royaumes voisins ; elle les conquiert ou les associe et établit son pouvoir, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, sur un territoire de 950 000 km<sup>2</sup>. L'empire inca, le *Tahuantinsuyu*, « le Monde des quatre quartiers », s'étendait du nord de l'Équateur actuel, où se trouve Tulcan, au sud du Chili, jusqu'à Cumco, soit sur 3500 km et 800 km d'est en ouest. Il englobait la Bolivie et le Pérou actuels ; il régnait sur douze millions de sujets gouvernés depuis Cuzco, « le nombril du monde ».

D'après les archéologues, si des traces de peuplement remontent à 8000 av. J.-C., c'est seulement à partir de 3000 avant notre ère qu'apparurent des foyers de peuplement dans les Andes ; le plus ancien royaume connu, celui de Chavin de Huantar, se prolongea de 900 à 200 avant notre ère ; il céda la place entre le I<sup>er</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle à une multitude de puissances : Mochica, au nord du Pérou, Nazca au sud, puis, à compter du VIII<sup>e</sup> siècle aux civilisations Tiahuanaco et Houari qui deux siècles plus tard disparurent pour des raisons inconnues. Leur succéda, sur la côte du Pacifique, le royaume Chimu, doté d'une vaste capitale, Chanchan, qui comptait 30 000 habitants. Le dernier de ses rois, Minchançaman, fut vaincu par les Incas en 1463.

## Une civilisation brillante

Succédant à six prédécesseurs, ce sont quatre grands empereurs, *sapa inca*, qui, en 150 ans, ont établi l'empire inca : Viracocha Inca (1400/1438) vainquit les Chancas ; Yupanqui Inca (1438/1471), avec l'aide de son frère Capac Yupanqui et de son fils et successeur, Tupac Yupanqui, soumit la grande civilisation Chimu à la bataille de Yahuarpampa (« plaine de sang ») et prit le nom de Pachacutec (« le réformateur du Monde ») ; Tupac Yupanqui (1471/1493) continua l'œuvre de son père, sur terre et sur mer, et conduisit l'empire à son apogée territoriale ; Huayna Capac Inca (1493/1527) mourut de la variole mais avait partagé le pouvoir de l'empire entre un de ses fils, Huascar (1527/1532), et son demi-frère, Atahualpa (1532/1533), assassiné par Francisco Pizarro.

L'Inca refusait la succession dynastique : le pouvoir se conquiert, on n'en hérite pas. Les rivalités entre fils et frères de l'Inca, disparu de mort naturelle, tué au combat ou parfois assassiné, et les héritiers de l'Inca précédent marquaient la fin de chaque règne, mais une fois parvenu à s'imposer, le *sapa inca* était un souverain absolu. Descendant d'Inti, le Soleil, il ne se déplaçait qu'en litière ornée d'or et d'argent avec une puissante escorte ; ses sujets ne l'approchaient que les yeux baissés et il affectait de ne pas les voir.

L'empire inca était un ensemble de régions et d'ethnies plus ou moins autonomes mais réunies par des liens politiques et économiques étroits et surveillées par un puissant appareil étatique et militaire dont le siège est à Cuzco. C'est pourquoi on ne peut véritablement parler d'un peuple inca : seule la tribu initiale méritait ce nom ; les autres conservaient le leur tout en étant sujets de l'Inca. En outre, les Incas vivaient dans les Andes à une altitude voisine de 3 000 m alors que les populations annexées ou conquises peuplaient surtout la côte du Pacifique. L'Inca était assisté par une administration complexe et centralisée : un grand nombre de fonctionnaires résidaient dans les territoires et d'autres les parcouraient en contrôlant tout et en veillant au maintien de l'ordre politique et social. Le peuple était réparti en classes très cloisonnées : la plus basse regroupait les paysans et les artisans ; venait ensuite la classe dirigeante locale des chefferies, les *curacas*, et, coiffant le tout, les chefs de guerre, la classe administrative dirigeante et les prêtres qui entourent l'Inca.

Pour maintenir la cohésion de son immense domaine, l'Inca disposait de quatre outils principaux : la guerre et la déportation des populations vaincues loin de leur terre d'origine ; l'imposition d'une langue commune, obligatoirement enseignée, le quechua, la langue aymara restant celle de l'Inca et de son entourage ; le quadrillage de l'empire par 20 000 km de routes empierrées, en partie héritées de la civilisation huari, et de ponts suspendus, « le chemin de l'Inca », enfin le culte d'Inti, le Soleil, parfois associé à Viracocha, comme religion d'État.

Ainsi l'Inca, siégeant au nombril du Monde, à Cuzco, régnait-t-il sur le *Tahuantisuyu*, « le monde des quatre quartiers » : Chinchasuyu au nord, jusqu'à l'actuelle frontière de l'Équateur et de la Colombie ; Collasuyu au sud comprenant les hauts plateaux de la Bolivie, de l'Argentine et du Chili ; Antisuyu à l'est vers l'Amazonie ; Contisuyu à l'ouest vers le Pacifique. Cette organisation conduisit les Incas à être de grands bâtisseurs : palais, forteresses, garnisons, temples pour le culte d'Inti associés à des observatoires astronomiques, routes, ponts, terrasses agricoles, canaux d'irrigation, dépôts de marchandises. La rigueur des plans, la pureté des lignes, la perfection de l'appareillage forcent l'admiration.

S'il n'est pas possible, malgré le travail des archéologues, de se rendre compte de ce qu'était Cuzco, seuls quelques murs cyclopéens ayant été conservés par les Espagnols comme fondations pour de nouveaux monuments, on trouve de nombreuses citadelles et temples qui permettent de juger des talents de bâtisseurs des peuples de l'Inca. Si l'exemple le plus majestueux et le plus complet est le Machu Pichu, d'autres vestiges méritent que l'on s'y arrête un instant.

Sur la côte désertique et sableuse du Pacifique, à une trentaine de kilomètres de Lima, s'étend le site sacré de Pachacamac où l'Inca fit construire sur les ruines d'un ancien lieu de culte un nouveau temple qui présente la particularité d'utiliser des briques d'adobe (mélange d'argile et de paille cuit au soleil) sur un socle de pierres taillées ; ce temple du Soleil s'élève à 40 m de hauteur. Également représentative de l'architecture inca, la forteresse ou temple-observatoire de Sacsahuaman, à quelques kilomètres de Cuzco, s'élève par trois plateformes superposées jusqu'à 18 m par l'assemblage d'énormes blocs de granit. Plus complexe est le site de Pisac, à 3 100 m d'altitude, dont le vestige le plus important, entouré de rues, de magasins et d'habitations est l'*Intihuatana*, « l'Ancre du soleil » à usage culturel.

Oublié pendant quatre siècles, le Machu Pichu a été redécouvert en 1911 par un architecte américain, Hiram Bingham, dans la vallée de l'Urubamba, sur la foi d'un renseignement donné par un paysan. C'est l'exemple le plus abouti de l'architecture inca puisqu'aux éléments religieux du *Torréon* et de l'*Intihuatana*, s'ajoutent plusieurs groupes de maisons surplombant des terrasses destinées aux cultures ainsi que les remparts à créneaux de la forteresse ; on y trouve aussi un réseau de captage de sources et des fontaines. Ce site démontre l'extraordinaire capacité des architectes et urbanistes incas à s'adapter au rude environnement naturel des Andes. Certains y ont vu la dernière cité des Incas succédant à Atahualpa mais il est plus probable qu'il s'agissait d'un sanctuaire destiné à l'observation des astres et au culte d'Inti.

## Une puissance militaire structurée

C'est son armée qui conférait sa puissance à l'Inca. Ses troupes étaient bien organisées, bien équipées et très disciplinées : elles étaient composées de soldats de métier et, dans les moments critiques, complétées par des paysans qui abandonnaient les travaux des champs. Les troupes étaient réparties entre Cuzco et les garnisons de province, où les militaires étaient accompagnés de leur famille. Les femmes, pourtant, ne participaient pas aux combats. L'armée servait aux conquêtes mais aussi au maintien de l'ordre dans les chefferies où les rebellions étaient fréquentes ; elle se déplaçait à pied, souvent sur de grandes distances, en s'arrêtant dans des relais aménagés pour le repos et le ravitaillement. Les soldats portaient une tunique serrée à la taille et un pagne ; ils étaient coiffés d'un casque en bois mais marchaient et combattaient pieds nus. Les officiers, qui appartenaient à la noblesse, portaient un uniforme : un *unku*, tunique sans manche, un pagne, le *huara*, et des sandales, *ajotas*, des genouillères à franges et un casque en bois orné de plumes. L'Inca combattait debout sur sa chaise à porteurs. Il était vêtu comme ses officiers mais son casque était surmonté d'un plumet rouge fait de plumes de *corequenque*, oiseau réputé mythique. L'Inca et ses officiers portaient de lourdes boucles d'oreilles.

Bien que les Incas aient connu l'arc, c'est surtout la fronde, *huaraca*, qui était utilisée pour le combat de loin ; dans le combat rapproché et le corps à corps, le javelot court, la hache, la massue, en pierre ou en cuivre (les Incas ne connaissaient pas le fer), fixée à un manche en bois permettait de fracasser le crâne ou les membres de l'adversaire ; cet équipement était complété par un petit bouclier rond ou carré. La lutte était sanglante et sans merci : les ennemis capturés étaient amenés à Cuzco où ils subissaient humiliations et outrages en étant exposés nus et entravés pendant les fêtes de la victoire. L'Inca avait le pouvoir de les sacrifier, de les écorcher vifs pour utiliser leur peau pour les tambours sacrés ou de les réduire en esclavage. Les captives étaient destinées à la maison des femmes choisies *Acclla huasi* pour servir de concubines à l'Inca et aux nobles ou être offertes aux alliés de l'Inca ou encore être sacrifiées pour apaiser les dieux lors d'événements exceptionnels comme les éruptions volcaniques ou la mort brutale de l'Inca.

La guerre n'était pas le seul moyen d'expansion territoriale et l'Inca pouvait user de la négociation : l'Inca lui-même ou un des militaires de haut rang se rendait dans le royaume ou la tribu convoités et proposait une annexion à l'empire moyennant de nombreux cadeaux dont des femmes choisies. Si la proposition était acceptée, l'alliance se concrétisait par un somptueux banquet ; dans le cas contraire la guerre était déclarée jusqu'à la défaite du souverain récalcitrant souvent suivie de la déportation, la *mitmac*, de toute la tribu.

## Une organisation sociale rigide

La rigidité de l'organisation sociale, économique et religieuse fit de l'Inca un monarque absolu qui pesait sur la vie quotidienne de ses sujets. Les fonctionnaires impériaux surveillaient toutes les activités de l'empire : enseignement du quechua, culte d'Inti, état des infrastructures, stockage des récoltes et volume des productions artisanales sur lesquelles était prélevée la part de l'Inca. Pour cela, ils utilisaient un *quipu*, instrument de calcul, peut-être aussi moyen de transmettre des messages codés, comportant des cordelettes de tailles et de couleurs différentes sur lesquelles le *quipucamayoc* faisait des nœuds simples, doubles ou triples, le système numérique utilisé étant le système décimal. Ces *quipu* étaient expédiés à Cuzco grâce à un service spécialisé de messagers qui parcouraient plusieurs dizaines de kilomètres par jour en faisant halte dans des relais, les *tambos*. Ne disposant pas de bêtes de somme, à l'exception du lama qui ne peut porter plus de 40 kg, et ne connaissant pas la roue, les indigènes effectuaient tous les déplacements et les portages à pied.

La base de la société, quelle que soit la classe à laquelle on appartenait, était la famille reliée à l'*ayllu*, clan familial rattaché à un ancêtre commun. Plusieurs *ayllu* formaient une chefferie dirigée par un *curacas*. Au moment de son mariage, chaque homme recevait un lopin de terre, le *tupu*, dont il ne devenait jamais propriétaire puisque toutes les terres appartenaient à l'Inca. Il gardait son *tupu* jusqu'à l'âge de 50 ans, âge auquel il passait à la charge de ses enfants, et conservait une grande part de ses productions pour sa famille sous réserve du tribut payé à l'Inca et au *curacas*. L'homme du peuple se mariait entre 20 et 25 ans ; la femme entre 12 et 20 ans ; la famille ou le *curacas* choisissait les époux. La monogamie était obligatoire pour le peuple, mais les membres des classes dirigeantes, en premier lieu l'Inca, pouvaient avoir plusieurs femmes ou concubines.

Les paysans utilisaient des outils rudimentaires en bois durci au feu comme la *taella*, sorte de pioche ; l'homme et la femme travaillaient ensemble aux champs. L'entretien des infrastructures se faisait, sous l'autorité du *curacas*, d'une manière collective dans le cadre de l'*ayllu*, c'était la *mita*. Le maïs dans les vallées, les haricots, la *quinua*, le piment, la courge et le poivron et, bien sûr, la pomme de terre composaient l'essentiel des cultures. Les Andes connaissaient jusqu'à 300 variétés de pommes de terre dont certaines étaient cultivables jusqu'à 4 000 m d'altitude. Dans les terres de l'Altiplano, on élevait des lamas, des vigognes et des alpagas, plus pour la laine que pour la viande et le lait ; ces camélidés pouvaient être utilisés en caravane mais leur conduite était délicate ; des volailles et des cochons d'Inde, *cuyes*, et, sur la côte et le lac Titicaca, le poisson fournissait les protéines. Les cultures en terrasses et l'irrigation permettaient d'augmenter les surfaces cultivables et les rendements. Lors des fêtes villageoises, agrémentées par la musique des flûtes de pan, des flûtes, des tambours et des tambourins, on buvait de la *chicha*, obtenue par mastication de jeunes pousses de maïs recrachées et additionnées d'eau après fermentation. La coca était cultivée dans les zones chaudes et humides ; elle était très prisée : il suffit d'en mastiquer quelques feuilles pour que disparaisse toute trace de faim, de fatigue et de soif, et elle servait à atténuer le *soroche*, le mal des montagnes. Réservée aux prêtres et aux nobles, elle n'était accessible au peuple qu'à certaines occasions.

Les artisans, héritiers des civilisations précédentes pour les techniques mises en œuvre, étaient également très encadrés par les fonctionnaires de l'empire. Certains villages se consacraient au travail du cuir, d'autres au tissage, d'autres à la métallurgie ou l'orfèvrerie ou encore à la céramique en fonction des besoins de l'Inca (les Espagnols ont conservé cette spécialisation dans les *encomiendas*). Les tisserands fabriquaient des vêtements différents selon qu'ils étaient destinés au peuple ou aux nobles. Les tuniques des paysans, *huascas*, étaient grossières, mais celles des privilégiés tel le *unku*, orné du *tocapu*, ou le *cumbi* pouvaient être très raffinées dans l'art du tissage, le choix des couleurs et le mélange des matières associant le textile et des plumes selon des techniques empruntées aux Chimus. L'orfèvrerie inca était plus austère que celle des civilisations précédentes (sican, chimu) ; les orfèvres utilisaient surtout des alliages de cuivre et d'étain et d'or et de cuivre, *tumbaga*, ce qui provoqua la fureur des Espagnols quand ils fondirent le trésor d'Atahualpa.

La céramique était la grande affaire des civilisations andines (mochica, sican, chimu) et les modèles et techniques des civilisations précédentes ont perduré chez les Incas ; les premières céramiques datent de 1800 av. J.-C. et ont été trouvées en Équateur (Machalilla) : elles étaient utilisées pour des usages domestiques mais les plus raffinées servaient aux cérémonies religieuses et aux rites funéraires. Deux techniques étaient utilisées : le colombinage et le moulage en rond de bosse, technique très complexe utilisant des moules et nécessitant des ajouts de pièces rapportées ; la cuisson avait lieu à feu ouvert ; ces céramiques étaient richement ornées et colorées par des pigments posés avant cuisson. C'est principalement dans les tombes qu'ont été retrouvés ces *huacos*, mobilier funéraire accompagnant le défunt.

## Le culte du Soleil

Tous les peuples andins croyaient à une vie après la mort ; ils construisaient des sépultures ou utilisaient des grottes dans les montagnes et ils vénéraient les ancêtres. Les gens du peuple étaient enveloppés dans une grande cotonnade, le *manto*, et étaient entourés de poteries contenant de la nourriture ; les nobles étaient momifiés : on repliait le corps en position fœtale et on l'enveloppait dans plusieurs étoffes cousues les unes aux autres ; ils étaient accompagnés d'offrandes : armes, bijoux et poteries sources de convoitises pour les *guaqueros*, les pilliers de tombes. Le climat très sec des Andes et de la côte du Pacifique assurait une très bonne conservation de ces momies dont certaines étaient vénérées lors des fêtes religieuses, comme le rapportent Garsilaso de la Vega et Poma de Ayala.

Le culte imposé par l'Inca était celui d'Inti, le Soleil, associé à Viracocha, dispensateur des richesses de la Terre, dieu barbu à la haute stature et à la peau blanche ; il est d'ailleurs difficile de dire qui de Viracocha ou d'Inti est la divinité la plus ancienne : on sait que la croyance en Viracocha s'est répandue dans les Andes du Nord au Sud et que son culte était pratiqué par les Incas puisqu'un des Sapa Inca portait son nom. C'est à partir de Pachacutec, « le réformateur du Monde », que le culte d'Inti s'est imposé, l'Inca se faisant appeler « fils du Soleil ». Mais, comme dans beaucoup de religions animistes, de nombreuses autres divinités occupent le panthéon Inca : la Lune, la Terre, *Pachamama*, la Foudre, *Inti Llapla*, ou même des idoles plus anciennes comme celles du temple de Pachacamac. S'y ajoutaient les fétiches, *huacas*, qui s'incarnaient dans les sources, les montagnes, les volcans, les temples ou dans les momies des souverains et qui faisaient l'objet de dévotions et d'offrandes (on comptait plus de 300 *huacas* à Cuzco). Les prêtres habitaient dans les temples. Ils remplissaient les fonctions de médecins, devins et sorciers. Le grand prêtre d'Inti, résidant à Cuzco, *Villac Umu*, était souvent un proche parent de l'Inca. Le clergé pratiquait la divination avant chaque bataille ou décision importante : il examinait comment se déplaçaient les araignées, comment étaient disposées des feuilles de coca jetées sur une assiette ou quels enseignements pouvaient être tirés de l'examen des poumons d'un jeune lama. À chaque moment crucial, les prêtres sacrifiaient des animaux ou des hommes. Ces sacrifices humains, plus rares que chez les Aztèques ou les Mayas, avaient lieu à l'occasion de la maladie ou la mort de l'Inca ou lors de grandes catastrophes naturelles. Les sacrifiés buvaient de la chicha et consommaient de la coca et étaient en général enterrés vivants ; ils pouvaient aussi être tués pour être enterrés auprès d'un souverain. On a retrouvé, parfaitement conservée par le froid dans une grotte en haute altitude le corps d'une jeune fille de 12 ou 13 ans, sacrifiée pour apaiser la colère du volcan Ampato près de la ville d'Arequipa ; elle appartenait à la noblesse de Cuzco selon ses parures et faisait partie des « femmes choisies » que les Espagnols nommèrent les « vierges du Soleil ».

## La conquête espagnole

Lorsque l'Inca Huayna Capac, onzième Sapa Inca, monta sur le trône en 1493, l'empire était à son apogée ; mais il ignorait que Christophe Colomb venait de découvrir les Indes Occidentales et que les habitants des Andes allaient en conséquence se nommer les Indiens. Huayna Capac rencontra de grosses difficultés pour maintenir la cohésion de son vaste royaume ; il dut réprimer de nombreuses révoltes des tribus du Nord. La rumeur se répandit de l'arrivée dans le golfe de Darien (Panama) d'hommes blancs et barbus montés sur d'étranges animaux et armés de bâtons crachant la foudre. De plus, une maladie inconnue et incurable transmise par des marchands arrivant de Darien, la variole, décimait la population et l'Inca lui-même en mourut en 1528. Les révoltes des peuples du Nord et cette maladie furent les premiers signes du déclin de l'empire.

La situation fut aggravée par la lutte fratricide, qu'à la mort de Huayna Capac, se livrèrent son fils légitime, Huascar, et Atahualpa, né de son union avec une concubine, reine de Quito. Au premier revenait le pouvoir sur Cuzco et le sud de l'empire ; le second régnait sur Quito et le nord de l'empire, alors que sa bâtardise aurait dû l'éloigner du

pouvoir. Cette querelle dynastique, habituelle après la mort de l'Inca, porta un coup fatal à l'équilibre et à la puissance de l'empire au moment où les Espagnols, sous les ordres de Francisco Pizarro, débarquaient près de la pointe Reyes, à la frontière actuelle de l'Équateur et de la Colombie.

La période qui s'étend de 1530 à 1571 fut, pour l'empire inca, une ère de très grands troubles, tragique, shakespearienne, où, en plus de la sanglante rivalité entre Huascar et Atahualpa et des trahisons qui l'accompagnèrent, outre aussi les ravages de la variole, les populations de l'empire furent soumises aux cruelles violences et aux trahisons des Espagnols assoiffés d'or.

Ces derniers eux-mêmes n'échappèrent pas aux complots et aux assassinats. Au terme de ces quarante années, il ne resta plus rien de l'empire inca, devenu vice-royauté du Pérou pourvoyeuse de richesses considérables pour l'Espagne et l'Europe. Le *deus ex machina* de cette transformation, si on ose le nommer ainsi, est Francisco Pizarro, associé pour le meilleur et pour le pire à Diego de Almagro. Comme beaucoup de *conquistadores*, Francisco Pizarro arriva de la très pauvre province espagnole d'Estrémadure ; il naquit en 1468, fils illégitime d'un *hidalgo* et d'une paysanne ; illettré, uniquement formé au métier des armes, mais très persuasif et courageux, il arriva à 34 ans à Hispaniola (Haïti) et se battit contre les indigènes ; sept ans plus tard il faisait partie d'une expédition vers Panama où, après diverses péripéties, il s'associa avec Diego de Almagro, autre *conquistador*, de naissance obscure et de piètre allure et avec un religieux doté d'une petite fortune, Hernando de Luque, dans le but de monter une expédition vers un certain royaume nommé *Piru*, dont les indigènes parlaient comme d'un grand empire pourvu de fabuleuses richesses. Ils reçurent du gouverneur, Pedro Arias d'Avila, l'autorisation d'armer deux navires et de recruter des hommes pour se lancer à la découverte de ce mystérieux pays.

Il ne fallut pas moins de trois expéditions pour y parvenir. La première tourna au désastre : parti avec un seul navire-la *Santa Barbara* et 112 hommes, Pizarro, qui avait laissé Almagro terminer la construction du second navire et l'armer, perdit rapidement une vingtaine de ses hommes ; il débarqua, construisit un fortin et renvoya son navire chercher des renforts et des vivres à Panama ; il baptisa son fortin *Puerto de la Hambre* (« Port de la faim ») et perdit encore vingt hommes de maladie ; la *Santa Barbara* revint avec des vivres et l'expédition repartit et aborda près d'un village apparemment abandonné où les vivres abondaient. Les indigènes revinrent et attaquèrent. Pizarro reçut sept blessures et perdit cinq hommes, il décida de faire demi-tour et de rentrer à Panama. Le deuxième voyage fut plus fructueux : Pizarro et Almagro commandaient deux navires, 170 hommes et un certain nombre de serviteurs indigènes ; ils parvinrent à un fleuve qu'ils baptisèrent rio San Juan ; ils s'emparèrent d'un village et y trouvèrent des objets en or ; ils voulurent explorer l'intérieur des terres mais se heurtèrent à la forêt et aux marécages. Pizarro entreprit de convaincre, non sans mal, Almagro de retourner à Panama pour chercher des vivres et des renforts et confia le second navire à Bartolome Ruiz, pilote de l'expédition, pour qu'il explore la côte au sud ; Ruiz découvrit deux îles, qu'il baptisa îles de la Gorgone et du Coq, et navigua jusqu'au cap Pasado où il fit demi-tour ; au large, il rencontra un radeau de balsa qui contenait des objets en or et en argent. Il s'en empara et retint plusieurs jeunes hommes qui, plus tard, servirent d'interprètes. Au retour du navire, Pizarro acquit la preuve que le riche empire du Piru existait. Des incursions dans des villages le lui avaient déjà fait pressentir, notamment dans l'un d'eux où il avait trouvé beaucoup d'émeraudes. Il le baptisa aussitôt Esmeraldas. Almagro étant revenu de Panama avec des vivres, des renforts et des chevaux, les *conquistadores* s'enfoncèrent dans les terres mais y rencontrèrent une troupe de plusieurs milliers d'indigènes qui, bizarrement, n'engagèrent pas le combat. Pizarro et Almagro réembarquèrent et s'installèrent à l'île du Coq, d'où Almagro dut une nouvelle fois repartir pour Panama. Une partie de la troupe, qui avait subi de lourdes pertes au combat ou par maladie, se rebella alors contre la dureté du commandement de Pizarro. Le gouverneur de Panama qui eut vent de cette révolte envoya un navire pour rapatrier ceux qui voulaient abandonner. Treize hommes seulement décidèrent de rester avec Pizarro jusqu'au retour d'Almagro et de Ruiz ; on les nomma « les treize de la renommée ». Bartolomé Ruiz revint avec un navire et le mandat impérial du gouverneur de Panama de rapatrier Pizarro dans un délai de six mois, aussitôt mis à profit pour longer la côte vers le sud et établir des contacts pacifiques avec les indigènes et faire un raid dans un temple sur une île qui procura un très riche butin d'objets en argent, l'île de la Plata. Pizarro rencontra à cette occasion une princesse qui lui parla de Huayna Capac et de la richesse de l'empire. De retour à Panama, Pizarro apporta la preuve de l'existence de l'El Dorado, mais le gouverneur ne voulut pas lui donner les moyens en hommes, en armes et en vivres pour engager la conquête du Pérou.

Les trois associés, Pizarro, Almagro et de Luque, ne voulurent pas renoncer si près du but. En 1529, Pizarro partit en Espagne pour obtenir de Charles-Quint et du Conseil des Indes l'autorisation et les moyens de lancer la conquête. Se présentant à Madrid avec le butin de la deuxième expédition, accompagné d'indigènes conduisant des lamas, il obtint l'autorisation de conquérir une nouvelle colonie déjà baptisée Nueva Castilla. Les capitulations établies à Séville anoblirent Pizarro, nommé par avance gouverneur de la future colonie. Almagro n'obtint que la lieutenance de la future forteresse de Tumbez dont Luque fut nommé évêque. Ruiz devint *piloto major de la Mar del Sur* et les « treize de la renommée » furent anoblis. Pizarro, égoïste et déloyal, ne chercha pas à obtenir de grands avantages pour ses associés et se tailla la part du lion ; ces capitulations furent la source de rancœurs à l'origine des complots et trahisons qui suivirent la conquête. Pizarro repartit en 1530, à l'âge de 62 ans, avec ses trois demi-frères qui l'assistèrent mais attisèrent les rivalités avec les associés initiaux.

Il est d'ailleurs extraordinaire de voir qu'avant même de connaître la réalité de ce que représentait l'empire inca, ces hommes se répartirent les terres et richesses à venir comme si elles ne pouvaient échapper à leur convoitise. Cette détermination fut sans doute une des clefs de leur succès.

Au début de 1531, Pizarro débarqua au cap Reyes avec 180 hommes en armes dont 60 cavaliers, des arquebuses et deux petits canons ; il a en effet, décidé de mener son expédition par voie de terre, ses navires longeant la côte. Il

s'empara par surprise de Coaque (actuellement Muisne, en Équateur) dont les habitants s'étaient enfuis ; une grande quantité de bijoux, d'objets de culte en or et en argent et d'émeraudes tombèrent aux mains de sa troupe : la conquête avait bien commencé ! Mais, victimes des fièvres, de nombreux Espagnols moururent et il fallut attendre des renforts de Panama. L'avancée en fut bloquée pendant huit longs mois. Ce temps fut mis à profit par Pizarro pour analyser la situation de l'empire déchiré par la guerre entre Huascar et Atahualpa, ravagé par la variole, ébranlé par les révoltes des peuples jusque-là soumis. Parfaitement informé de l'arrivée de Pizarro, Atahualpa incita les habitants de Tumbes à se soulever contre les Espagnols qui firent un carnage des indigènes. Pour les terroriser, Pizarro en fit brûler vifs quelques-uns alors que leur croyance supposait que le corps fût conservé pour que l'âme lui survive. Les Espagnols traversèrent la Cordillère sans rencontrer d'opposition, enregistrant même quelques ralliements de caciques voulant échapper au pouvoir de l'Inca, et marchèrent vers Cajamarca où se trouvait Atahualpa. Ce dernier était partagé entre le projet de s'emparer avec son armée, forte, dit-on, de 20 000 hommes, de cette petite troupe et l'idée que ces inconnus, blancs de peau, barbus et armés d'éclairs, étaient des Viracochas, descendants du dieu qui avait juré de revenir un jour. Ce fut un véritable choc de civilisations ! Atahualpa venait enfin de triompher de son demi-frère Huascar ; il devenait donc Sapa Inca. Il envoya, pour sortir de son dilemme, plusieurs ambassades à Pizarro qui répondit par des paroles lénifiantes tout en continuant à marcher vers Cajamarca qu'il atteignit le 15 novembre 1532. Atahualpa fit évacuer la ville et campa à proximité avec toute son armée. Des contacts furent établis notamment par Hernando, le frère de Pizarro : chacun des protagonistes voulait attirer l'autre dans son camp. Pizarro fit aménager une place de Cajamarca pour dissimuler ses troupes et ses armes. Quand Atahualpa accepta de venir le rencontrer, il organisa une embuscade. Cette décision parut inexplicable. Elle ne peut se comprendre que par une forme de sidération face aux envoyés de Viracocha. L'Inca s'avança sur sa chaise à porteurs, précédé d'indigènes qui balayaient le sol, escorté par 500 nobles désarmés. Suivit un dialogue surréaliste entre Atahualpa et Pizarro où le frère Vincent de Valverde et l'interprète indigène Felipello jouèrent un rôle peu glorieux - c'est le moins que l'on puisse dire ! Après qu'Atahualpa eut jeté par terre la Bible où était enfermée, aux dires de l'interprète, la parole d'un dieu qu'il n'entendait pas, Pizarro déclencha l'assaut ; les Espagnols massacrèrent l'escorte et firent prisonnier Atahualpa. Pour retrouver sa liberté, celui-ci proposa de payer une rançon en remplissant d'or une maison jusqu'à « la hauteur de la main levée ». Ces échanges entre l'Inca et Pizarro prirent un certain temps, mais le dialogue était impossible. Pizarro n'avait d'*hidalgo* que le nom ; Atahualpa ne le comprenait pas. Finalement, Pizarro s'empara de l'or et fit exécuter Atahualpa sous le fallacieux prétexte qu'il était régicide car il avait fait exécuter son demi frère, Huascar ! Atahualpa se convertit pour ne pas être brûlé. On dit que Charles-Quint reprocha cette exécution à Pizarro tout en encaissant l'or du Pérou.

Pour apaiser le désarroi et le désespoir de la famille royale, Pizarro mit sur le trône un frère d'Atahualpa-Topa Hualpa, mais celui-ci fut rapidement empoisonné. Avec l'aide de caciques qui s'étaient affranchis de la soumission à l'Inca, les Espagnols prirent Cuzco et pillèrent le temple du Soleil, le Coriconcha, dont le sol et le plafond étaient en or.

Cette dramatique et sanglante conquête du Pérou se poursuivit pendant quarante ans. Les Incas ne se soumièrent pas facilement. Sous la conduite des rois de la Cordillère de Vilcabamba, la région du Machu Pichu au Nord-Ouest de Cuzco, ils combattirent vigoureusement les Espagnols. Manco II Inca, successeur de l'Inca empoisonné, provoqua un soulèvement général pour protester contre les exactions des conquistadores et voulut reprendre Cuzco ; cette tentative échoua, malgré la mort de Juan Pizarro. Dans le nord, le général Inca, Rumiñahui brûla Quito et en dispersa le trésor pour qu'il échappe aux Espagnols. Réfugié dans la Cordillère dans la ville de Choquequirao, à 3400 m d'altitude, Manco II se lança dans la guérilla et réussit à se procurer des chevaux et des canons, mais sans succès, et son fils et successeur, Sayri Tupac, assiégé se rendit aux Espagnols. La lutte reprit sous le règne de Titu Cusi Yupanqui ; elle fut un moment suspendue grâce à la sagesse d'un vice-roi, Francisco de Toledo, qui s'engagea dans des négociations pour compenser les injustices, vexations et sévices imposés aux indigènes. Mais à la mort de Titu Cusi Yupanqui, son frère Tupac Amaru voulut reprendre la lutte : il fut capturé et exécuté à Cuzco en 1572.

Ainsi finit le *Tahuantinsuyu*, le « Royaume des quatre quartiers ». Les *conquistadores*, du moins leurs chefs, ne profitèrent pas longtemps de leur conquête. Des luttes dramatiques les opposèrent et ils durent également protéger leur territoire contre d'autres *conquistadores* venus du Nord. Alvarado finit gouverneur du Honduras et Benalcázar, conquérant de Quito pour le compte de Pizarro et d'Almagro, poursuivit ses conquêtes en Colombie. Diego de Almagro, toujours insatisfait, avec quelques raisons, voulut se tailler un royaume dans le sud avec Cuzco comme capitale ; il y fut assassiné en 1538 par Hernando et Gonzalo Pizarro après avoir mené une désastreuse expédition dans la Cordillère du futur Chili.

Francisco Pizarro, qui avait fondé Lima et épousé une princesse inca, fut assassiné par le fils d'Almagro, Diego el Mozo, en 1541, à l'âge de 73 ans ; ce dernier fut exécuté par ordre du représentant du roi d'Espagne. Ce fut également le sort de Gonzalo Pizarro, en 1548, pour avoir conduit, au départ de Quito dont il était gouverneur, une révolte contre le premier vice-roi, Blasco Munez Vela. Celui-ci voulait imposer les décisions royales reconnaissant des droits des indigènes promulguées en 1544 à la suite de l'action du frère Bartolomé de las Casas. Seul des quatre frères Pizarro, Hernando, rentré en Espagne, mourut à Trujillo en 1478 ; il était devenu marquis et avait obtenu l'autorisation d'épouser sa nièce, Inès, fille de Francisco et de la princesse inca, qui lui donna quatre enfants.

La suite est connue. Les peuples des Andes, rebaptisés Indiens, passèrent de la lourde tutelle de l'Inca à celle souvent plus rude des Espagnols qui les employèrent sous le régime des *encomiendas*, sortes d'exploitations agricoles ou artisanales, placées souvent sous la férule des caciques, anciens *curacas* de l'Inca. L'arrivée de la variole, de la grippe et du typhus réduisit considérablement la population andine qui passa de 12 millions d'habitants en 1500 à 8 millions en 1575. L'Espagne arma 11 000 navires, la « Flotte des Indes » pour drainer vers l'Europe les richesses des Andes. Cinq cents seulement se perdirent ou furent capturés. L'or, et surtout l'argent du Cerro de Plata de Potosi, vinrent augmenter considérablement les stocks espagnols et européens de métaux précieux qui doublèrent entre 1500 et 1650. Le seul trésor d'Atahualpa représentait, quand il arriva en Espagne, 50 ans de la production d'or et d'argent en Europe. La pomme de terre, le maïs furent implantés dans nos campagnes. Le peuplement des Andes se modifia avec l'arrivée des colons et les très nombreux mariages mixtes qui s'en suivirent. Une nouvelle classe sociale apparut, les Créoles, qui, quatre siècles plus tard voulurent échapper à la tutelle de l'Espagne et au pouvoir des vice-rois et conquirent leur indépendance.

### **Que reste-il de l'empire Inca au XXI<sup>e</sup> siècle ?**

Outre les richesses archéologiques et les ruines grandioses, les Incas restent très présents dans les mentalités des peuples andins car la langue quechua est parlée par plus de 15 millions d'habitants du Pérou, de Bolivie et d'Équateur, et d'une façon résiduelle au Chili, en Argentine et en Colombie, soit 10% de la population du Pérou, 50% de celle de la Bolivie et 20% de celle de L'Équateur ; la Bolivie, le Pérou et l'Équateur en ont fait leur langue officielle à côté de l'espagnol et le quechua est obligatoirement enseigné à l'école primaire. Les noms des Sapa Inca servent de ralliement aux partis indigénistes : Pachacutic en Équateur, Tupac Amaru pour un sanglant parti maoïste au Pérou qui prit 400 personnes en otage à l'ambassade du Japon en 1996. Les traditions paysannes de la mita ou la culture et la consommation de la coca ont une grande force de mobilisation. Cette réalité a d'ailleurs contribué à l'élection d'Evo Morales, Indien *cocalero*, éleveur de lamas en Bolivie et à sa réélection en octobre 2014 avec 60% des voix, à celle d'Alejandro Toledo, Indien lauréat des universités du Pérou et des États-Unis, puis d'Olenta Umala, brillant officier métis au Pérou ; les cultes du Soleil et de la Terre nourricière n'ont pas disparu même si ces pays s'affichent officiellement de religion catholique. On voit même les descendants des Sapa Incas se regrouper en association à Cuzco pour témoigner de la gloire de leurs ancêtres et revendiquer de présider les fêtes folkloriques du dieu Soleil. Même les poètes célèbrent leur vertu car l'évocation poétique du passé enjolive bien des choses. Ainsi Pablo Neruda écrit-t-il dans *Chant général* :

« *Le jeune Atahualpa, étamine bleue, arbre illustre, écoute le vent apporter la rumeur d'acier ; c'était, depuis la côte, un vague éclat, c'était un frisson, puis un galop indescriptible... !* »